

Gisèle Chaboudez

Féminismes et féminités.

Le tout et le pas tout¹

• **Claude-Noële Pickmann** •

Dans son dernier livre, *Féminismes et féminités. Le tout et le pas tout*, Gisèle Chaboudez continue sa lecture éclairée du Séminaire de Lacan pour en extraire sa dernière théorie du sexuel, celle où il invente la notion de pas tout pour mettre en évidence et écrire, par la logique, le réel du sexe, là où la logique de l'Œdipe découverte par Freud et à l'œuvre dans le savoir inconscient, qui pense à partir de l'Un et seulement à partir de l'Un, est faite pour ne rien en savoir. C'est que, disait Lacan, « le réel, non seulement il faut le dire mais il faut aussi l'écrire ».

Cette élaboration lacanienne d'une logique nouvelle – la première partie du livre de Gisèle Chaboudez s'intitule « Vers une nouvelle logique en psychanalyse » – s'origine dans la découverte freudienne ; et même dans le tout premier Freud, et en même temps s'appuie sur les points d'achoppement de la théorie freudienne, que Freud lui-même a signalés dans les années 1930, pour frayer la voie vers l'écriture du réel du sexe.

C'est là, me semble-t-il, le fil que l'autrice suit depuis un certain nombre d'années pour penser, en psychanalyste, le sexuel à l'aune des nouvelles formes de sexualités et d'interrogations sur le sexe qui sont apparues dans nos sociétés et font actuellement débat.

Dans ce livre, c'est donc au regard des discours féministes, dans la diversité et la généralité de leurs théories – discours qui ont toujours, depuis Freud, accompagné pour les critiquer, voire les dénoncer, les théories sexuelles de Freud puis de Lacan – que l'autrice montre la pertinence et le neuf apportés par la logique du pas-tout aux théories sexuelles qui se déploient dans la doxa.

Cela en fait un livre original et courageux car il reprend, pour les problématiser autrement, les théories anciennes et actuelles qui s'appuient sur la psychanalyse parfois dans un dialogue critique mais fécond, parfois dans une opposition cinglante où les arguments avancés reposent bien souvent, et il faut le dire,

1. Gisèle Chaboudez, *Féminismes et féminités. Le tout et le pas tout*, Toulouse, érès, coll. « Figures de la psychanalyse », 2022.

sur une franche méconnaissance et de l'inconscient et des théories analytiques et de la pratique des analystes. Disons que les relations que les discours féministes entretiennent avec la psychanalyse sont, le plus souvent, empreintes des plus grands malentendus. C'est que la logique de l'inconscient, que Freud a constatée à l'orée de la découverte, dévoile que l'inconscient, qu'il soit logé dans un corps de femme ou dans un corps d'homme, fonctionne à la suppléance phallique, laquelle masque et dévoile en même temps le trou du refoulement originaire mais au prix de construire une logique binaire et classificatoire censée énoncer une loi sexuelle universelle répartissant les hommes et les femmes selon un critère d'avoir ou pas le phallus, les hommes n'étant pas sans l'avoir, tandis que les femmes, par opposition, ne l'ayant pas n'auraient pas d'autre choix que de l'être... pour le désir de l'homme. Écriture même du ratage de la relation sexuelle du couple homme/femme en même temps que d'une norme sexuelle, puisque, comme le souligne si justement Gisèle Chaboudez, il s'agit d'une relation où l'un jouit de l'autre qui l'est, plutôt que d'une relation censée permettre que l'un jouisse avec l'autre. « Cette substitution d'un "jouir de" au "jouir" inscrit la politique de l'inconscient, la grammaire politique au cœur même de la jouissance sexuelle et elle inscrit la jouissance sexuelle au cœur du politique », écrit-elle. C'est que l'on ne peut qu'être frappé par la concordance existant entre la logique binaire et, disons-le, sexiste de l'inconscient et le patriarcat. Le livre y revient à plusieurs reprises.

Si bien que l'on peut comprendre que les féminismes successifs n'ont pas manqué de dénoncer cette politique de l'inconscient qui unilatéralise la

castration du côté des femmes, et qu'ils ont fait entendre haut et fort qu'à se trouver réduites au statut d'objet pour le désir masculin, les femmes ne seraient pas considérées comme des sujets à part entière. On pense, bien sûr, à Simone de Beauvoir et au « Deuxième sexe ».

C'est pourquoi, il est important de rappeler que le savoir de la psychanalyse, s'il a découvert cette logique qui est celle de l'Œdipe, ne s'est pas arrêté là. Déjà Freud, élaborant les particularités de l'Œdipe féminin, en a rencontré les limites. Mais c'est Lacan qui, à partir du milieu des années 1960, a construit logiquement ces limites, ce qui a permis de promouvoir une logique supplémentaire, celle du pas-tout qui trouve son aboutissement dans le fameux tableau des formules de la sexualité.

Cette nouvelle logique objecte au tout phallique (l'autrice écrit « s'oppose », mais l'opposition est toujours binaire), en montrant logiquement sa limite car là où le tout phallique rencontre la limite, un autre champ s'ouvre, celui d'une jouissance hétérogène à la jouissance phallique, que Lacan désigne comme une jouissance supplémentaire (et non pas complémentaire) et féminine, même si elle ne concerne pas que les femmes, parce qu'elle ne relève pas du signifiant phallique mais l'outrepasse. Elle relève ainsi de l'hétéros auquel elle donne sa place dans la structure.

Le livre fait une lecture souvent détaillée des thèses de Lacan qui ont émaillé son élaboration des formules de la sexualité et de la notion de pas-tout. Ces sortes de mythes lacaniens, parfois surprenants, nous intéressent en fonction de leur portée féministe : l'invention du langage par les femmes pour

suppléer au rapport sexuel, la nécessité de la grammaire sexiste de l'inconscient pour masquer qu'il est plutôt question du manque fait à la jouissance du fait de la détumescence de l'organe sexuel mâle dont l'autrice fait, en conséquence, l'origine biologique de la castration.

Elle soutient l'idée vraiment originale et intéressante que la logique du pas-tout serait le discours féministe de la psychanalyse. Mais alors, si on devait l'inscrire dans le large éventail des discours féministes, ce serait à contre-pente de tous les autres discours dont l'autrice soutient, en le démontrant, qu'ils relèvent tous de la logique toute phallique car ils n'échappent pas au binarisme. Ils y retombent nécessairement soit sur le mode universaliste de la revendication égalitaire, soit sur le mode essentialiste qui tend à constituer un tout pas phallique des femmes.

Freud, déjà en 1918, rappelait que si la femme est Autre que l'homme et qu'à ce titre, elle peut lui sembler étrangère et même ennemie, il ne fallait pas oublier qu'elle n'était pas pour autant toute Autre. En annonçant d'emblée que les petites filles traversent une phase phallique au même titre que les garçons, Freud a reconnu du même pas qu'elles étaient des sujets, le monde phallique dans lequel l'enfant entre, quel que soit son sexe anatomique, dans le rapport originaire à la mère, déterminant son appartenance au genre humain sans pour autant lui assigner un sexe.

Ainsi mieux vaut dire que le phallus n'a pas de sexe plutôt que de le dire « bisexuel », ce qui revient à le binariser. Il est asexué comme Freud le reconnaîtra au début des années 1930. Ce que Lacan reprendra en 1972 dans une formule

lapidaire : « le phallique, ça ne les fait pas différents », le phallus étant ce signifiant qui supplée au rapport sexuel qui fait défaut en organisant le rapport au sexe des parlêtres, indépendamment de leur appartenance sexuée. Ce qui les fait différents, ce sont les modalités selon lesquelles ils s'y rapportent, le pas-tout ouvrant à une infinité de modalités selon les sujets et pour chaque sujet, autrement dit le pas-tout prenant en compte la singularité de chaque sexualité là où l'Œdipe, en voulant édicter une norme valable pour tous, les définit en deux classes, celle des hommes et celle des femmes.

Dans la dernière partie du livre, Gisèle Chaboudez nous dit que rencontrer, au-delà du phallus, la dimension du pas-tout, est ce qui permettrait à une femme de consentir à se faire objet pour le désir d'un homme, de ce qu'elle a pu en expérimenter le statut de semblant de l'objet. « Et c'est là, écrit-elle, qu'est son œuvre, en somme dans l'amour, là que dès lors qu'elle ne veut pas toute ce phallus, une femme peut laisser place en supplément à autre chose, par quoi elle est à même d'effectuer par ailleurs un certain nouage concernant l'union sexuelle. C'est cette part, précisément, qui permet parfois de tresser dans l'amour un rapport sexuel effectif des deux jouissances et non d'une seule et son objet, un deux du sexe que le discours ne comporte pas. »

Le livre nous laisse sur cette part féminine qui tresserait l'amour, non sans que l'autrice précise, reprenant pour cela une expression de Lacan, que « dans ce cas, ce sont elles qui ont les hommes, puisque leur mode de jouir consiste à pouvoir jouir de l'Autre comme corps, jouir d'avoir cet homme, alors que le mode de jouissance masculine ne le peut pas, rivé qu'il est à la jouissance de son organe ».